



«Créatures» à Espace GO | Quand l'eau monte, l'imaginaire déborde

Théâtre Critiques

Par **Malika Alaoui** | 11 mars 2025 | Photo : Camille Gladu-Drouin | Contenu original

Que reste-t-il quand tout s'effondre ? Dans *Créatures*, présenté à l'Espace Go jusqu'au 22 mars, Anne-Marie Ouellet orchestre une pièce hybride entre performance et installation sonore sur fond de huis clos aquatique où onze femmes et filles, de 5 à 70 ans, dérivent sur une structure fragile. Entre déséquilibre et reconstruction, le jeu devient un rempart contre la catastrophe. Inspirée par l'univers de Tove Jansson, la metteuse en scène propose une fable poétique, oscillant entre dystopie et enchantement, où la résilience collective ouvre un champ infini de possibles.

Un univers flottant et incertain

Dès les premières minutes de *Créatures*, le public plonge dans un monde flottant, un espace en perpétuelle métamorphose où l'eau a pris le dessus. Sur scène, une structure instable dérive au gré des mouvements des corps et du son. Les comédiennes, de cinq à soixante-dix ans, y évoluent

librement, sans contrainte ni hiérarchie, comme si la scène devenait un territoire de jeu ouvert à toutes les possibilités.

La lumière joue un rôle fondamental dans cette impression d'entre-deux. Plongée dans une teinte jaune trouble, la scène semble baigner dans une lueur de fin du jour, un crépuscule suspendu entre le passé et l'avenir. Cette lumière évoque à la fois une veilleuse rassurante et le phare d'un bateau perdu dans la brume, soulignant l'incertitude qui habite tout le spectacle.

L'espace lui-même semble instable ; les planches grincent, les éclairages vacillent, le son se déforme, des gouttes d'eau viennent frapper la structure et l'espèce de lac qui entoure la structure. Tout est mouvant, insaisissable. Loin d'un décor figé, *Créatures* propose une matière vivante, un monde en suspension qui évolue au fil des gestes et des interactions.



Une coexistence libre et fragmentée

Plutôt qu'une micro société structurée sur ce navire, la pièce donne à voir une constellation d'existences autonomes. Chacune vaque à ses occupations : certaines lisent, d'autres rêvassent, jouent d'un instrument, écrivent, prennent un thé ou observent simplement le monde autour d'elles. Rien n'est orchestré, aucune dynamique ne domine : c'est un espace où chaque individu s'approprie l'instant comme bon lui semble. Seules les adolescentes forment un groupe distinct.

À quatre, elles courent, jouent, font de la musique, éclatent de rire, glissant entre l'enfance et l'âge adulte avec une légèreté fascinante. Elles incarnent une insouciance que les adultes semblent avoir

abandonnée, un dernier souffle de spontanéité dans ce monde incertain. Leurs mouvements contrastent avec la quiétude des autres figures, comme si elles tentaient encore d'échapper à la gravité du réel. Cet éclatement des présences et des actions confère à *Créatures* une dimension contemplative. Il ne s'agit pas de raconter une histoire, mais d'observer un écosystème en perpétuelle réinvention.



Un théâtre en transformation constante

Chaque représentation de *Créatures* se réinvente. Loin des codes traditionnels du théâtre, la pièce ne repose ni sur un texte figé, ni sur une mise en scène stricte. Elle se construit au gré des interactions, des réactions des interprètes et de la matière scénique elle-même, avec comme trame narrative, des repères ou des sujets de discussion.

Le son, l'eau et la lumière deviennent des partenaires de jeu autant que des contraintes. Les bruits de l'eau résonnent comme un rappel constant de l'instabilité de ce monde. La lumière jaune, douce mais persistante, enveloppe les comédiennes d'une aura presque irréelle, comme si elles évoluaient dans un rêve éveillé. L'improvisation et l'adaptation permanente donnent à *Créatures* une nature insaisissable. Chaque représentation devient une expérience unique, un instant suspendu où le spectacle semble s'écrire en temps réel.



La mise en scène a été influencée par l'univers de Tove Jansson, écrivaine finlandaise qui a créé *Les Moumines*, de petits personnages bohèmes et naturophiles. L'univers des Moumines résonne profondément dans *Créatures*, tant dans son esthétique que dans sa philosophie. Comme dans les histoires des *Moumines* où les personnages évoluent dans une vallée en constante transformation, la scène de cette pièce de théâtre particulière est un espace instable, un territoire flottant où l'eau est à la fois une menace et un élément d'exploration. Les Moumines vivent selon leurs propres règles, loin des structures rigides imposées par le monde extérieur, comme ces comédiennes qui évoluent de manière autonome sans leader ni organisation stricte.

Chez Jansson, l'enfance et l'âge adulte s'entremêlent, et le jeu devient une façon de donner du sens à l'inconnu, comme dans cette pièce. Si *Créatures* met en scène un univers post-catastrophe, il ne s'agit pas d'un monde désespéré, mais plutôt d'un espace où l'on apprend à cohabiter différemment. De la même manière, Tove Jansson parsème ses récits d'une douce mélancolie, mais aussi d'une lumière diffuse qui empêche toute noirceur totale. Ainsi, *Créatures* ne se contente pas de citer l'univers de Jansson : il en prolonge les questionnements et la poésie, offrant un théâtre où l'inconnu se vit non pas comme une menace, mais comme un territoire à apprivoiser.

Une dystopie poétique et lumineuse

Si *Créatures* évoque un monde post-apocalyptique, elle ne tombe jamais dans le désespoir. Il ne s'agit pas ici d'un récit de survie ni d'un manifeste politique sur l'état du monde. La catastrophe est là, en toile de fond, mais elle laisse place à une forme de résilience silencieuse, à une réinvention des possibles. La pièce ne dicte aucune interprétation. Elle invite plutôt le spectateur à se laisser

porter, à accepter l'incertitude, à se perdre dans ces fragments de vie. C'est un théâtre de sensations, où l'imaginaire devient une bouée, une façon de flotter malgré tout.

Un spectacle déroutant et fascinant, qui nous laisse avec cette question en suspens : et si, au lieu de lutter contre l'instabilité, nous apprenions simplement à dériver ?

***Créatures* est à retrouver à l'Espace Go jusqu'au 22 mars.**

[Jane Mappin Charlotte Richer Anne-Marie Ouellet L'eau du bain Thomas Sinou Marie-Ève Fontaine Nadia Gagné Rasili Botz Jasmine Guilbault Lican-Marie Leduc Sophie McPhail-Guay Camille Schryburt-Cellard Jeanne Sinou Émilie Martz-Kuhn Tove Jansson Espace Go Monde apocalyptique Théâtre contemporain](#)

6 mars 2025

<https://www.theatralites.com/post/th%C3%A9%C3%A2tre-cr%C3%A9atures-d-anne-marie-ouellet-univers-parall%C3%A8le>

Théâtre: «Créatures» d'Anne-Marie Ouellet: Univers parallèle

par Yanik Comeau (Comunik Média/ZoneCulture)

La première saison formidable d'Édith Patenaude à la direction artistique d'Espace GO se poursuit avec un autre spectacle qui reconnecte bellement l'institution à ses racines, à sa raison d'être, un théâtre féministe de femmes par des femmes, un théâtre expérimental, un théâtre qui ravirait les Nicole Brossard, Jovette Marchessault, Hélène Pedneault, Pol Pelletier. La nouvelle directrice, cofondatrice des Écornifleuses, tout aussi formidable compagnie de création féminine de Québec, invite cette fois Anne-Marie Ouellet et ses acolytes Nancy Bussièrès et Thomas Sinou de L'Eau du Bain, compagnie en «quête d'une forme théâtrale qui repose sur un langage artistique métissé combinant théâtre, performance et installation sonore», à investir la Salle principale d'Espace GO pour présenter sa plus récente création, *Créatures*, un voyage enivrant dans un monde parallèle qui, malgré ses airs de fin du monde, est essentiellement rafraîchissant, divertissant et ravit par la sensation d'évasion qu'il provoque.



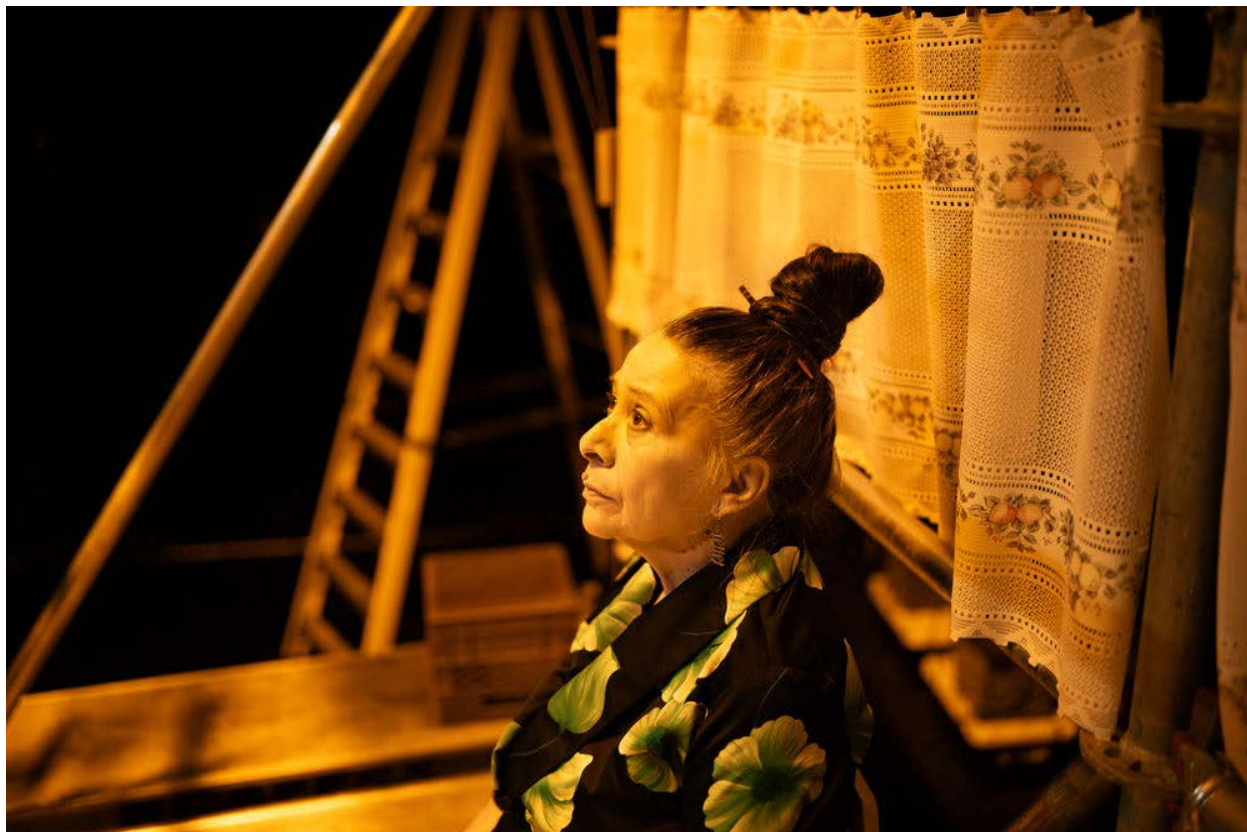
Par évasion par le voyage, je ne parle pas ici d'une escapade au soleil ou un tout-inclus dans un pays tropical. *Créatures* nous amène plutôt dans une ville d'apocalypse dystopique où l'eau «s'infiltré partout, jusqu'à la scène du théâtre où flotte une structure précaire sur laquelle onze filles et femmes, âgées de 5 à 70 ans, choisissent de se réfugier. Secousses, pannes d'électricité, petits et grands effondrements filent la trame d'une cohabitation cernée par la catastrophe. Pourtant, entre sororité et dissidence, le jeu s'invite. Au gré de métamorphoses tantôt inquiétantes, tantôt réjouissantes, l'imaginaire de chacune fait dériver l'absence d'horizons. L'eau monte et avec elle s'élargit le champ des possibles comme autant de grimaces à la menace qui gronde,» raconte brillamment l'argumentaire du site internet d'Espace GO.



Parce que oui, dans cet univers scénographique (bravo, Karine Galarneau!), sonore (bravo, Thomas Sinou!) et lumineux (bravo, Nancy Bussières!), construit autour des images et des mots poétiques de l'écrivaine, peintre, illustratrice finlandaise Tove Jansson, Anne-Marie Ouellet a réuni onze interprètes aux horizons variés et riches qui nous rivent à nos sièges par leur charisme et leur singularité étonnante. Le résultat est un spectacle fascinant pour tous les sens, un moment de magie, d'onirisme où des filles et des femmes de plusieurs générations s'aiment, se picossent, se taquent, s'unissent, s'expriment.



L'Eau du bain – que je découvrais avec ce spectacle hier soir – et ces réjouissantes *Créatures* est une magnifique histoire de famille en plus, quelque chose dont on a bien besoin par les temps qui courent. Passer une heure vingt-cinq minutes avec la vétérane Rasili, Jane, Nancy, Marie-Ève, Sophie, Charlotte, les jeunes LiCan, Jasmine, Jeanne, Camille et Inès est un cadeau, un baume que tout le monde devrait s'offrir, un moment privilégié pour éteindre nos appareils électroniques (toujours!) et se laisser porter dans un univers nouveau, différent, pas toujours beau mais profondément ressourçant.



Créatures Une création de L'Eau du bain Mise en scène: Anne-Marie Ouellet Assistance à la mise en scène: Lauriane Cuello Avec Rasili Botz, Marie-Ève Fontaine, Nadia Gagné, Jasmine Guilbault, LiCan-Marie Leduc, Jane Mappin, Sophie McPhail-Guay, Charlotte Richer, Camille Schryburt-Cellard, Inès Sinou et Jeanne Sinou Dramaturgie: Émilie Martz-Kuhn

Scénographie: Karine Galarneau Costumes: Marie-Audrey Jacques Stagiaire à la conception de costumes: Ophélie Boismenu Ross Coupe: Paul Rose Lumières: Nancy Bussièrès Conception sonore: Thomas Sinou Coiffures et maquillages: Véronique Saint-Germain Assistance à la conception de lumières: Claire Seyller Direction de production: Mégane Trudeau Direction de production et de création (Espace GO): Suzanne Crocker Direction technique: Charlie Loup Turcot Direction technique (Espace GO): Alex Gendron Une production L'Eau du bain en collaboration avec Espace GO 5 au 22 mars 2025 (durée : 1h25 sans entracte) Théâtre Espace GO, 4890, boulevard Saint-Laurent, Montréal. Billets: 514-845-4890 Informations: <https://espacego.com/les-spectacles/2024-2025/creatures/> Photos: Jonathan Lorange

Publié le 5 déc. 2024

LEDEVOIR

<https://www.ledevoir.com/culture/theatre/825268/glace-atmosphere-atmosphere>

«De glace»: atmosphère, atmosphère

[Marie Labrecque](#)



Photo: Jonathan Lorange Dans «De glace», les éclairages, le son et la fumée s'allient pour une expérience sensorielle sentie.

On n'aurait pu rêver météo plus appropriée pour accueillir la première de *De glace*, ce mercredi neigeux. Non pas que la nature nous ait offert un total *White Out*, pour reprendre le titre d'un autre spectacle créé par la compagnie L'eau du bain — vu au Festival TransAmériques 2023. Mais à l'extérieur comme sur la scène du théâtre Prospero, on était plongés dans l'atmosphère duveteuse, feutrée qui sied à ce conte nordique.

La compagnie outaouaise, qui favorise les spectacles immersifs et sensoriels, s'inspire ici du roman *Le palais de glace*, écrit en 1963 par le Norvégien Tarjei Vesaas, écrivain très réputé au pays d'Ibsen. Deux fillettes de 11 ans éprouvent un choc amical, qui ne pourra se vivre dans le réel mais qui conservera sa force dans l'esprit de la survivante. En effet, un jour après la visite de Siss (Émilie Camiré-Peck) chez Unn (Odile Gagné-Roy), une nouvelle venue plutôt mystérieuse, celle-ci disparaît tandis qu'elle explore le château de glace, une ensorcelante sculpture créée par l'eau gelée d'une cascade.

La trame conservée par l'adaptation de Mélanie Dumont et de la metteuse en scène Anne-Marie Ouellet est simple, elliptique. À la poésie du conte initiatique de Vesaas, qui décrit beaucoup la nature, répond ici une poésie scénique. *De glace* nous transporte dans un monde brumeux dès l'entrée en salle, où un interprète, lanterne à la main, guide le public jusqu'à son siège. Peut-être pour faire écho au brouillard qui envahit la pensée d'Unn lorsque le froid l'engourdit, ou au paysage mental désorienté de Siss quand, alitée par la fièvre, elle perçoit la présence de son amie disparue.

Comme dans le précédent *White Out*, c'est la fumée qui reproduit ce « blanc dehors » propre aux climats polaires, où s'efface la ligne d'horizon, où la visibilité est réduite. Elle enveloppe copieusement la scène à laquelle elle paraît donner de la profondeur, puisqu'on n'en voit pas le fond. Émergent dans la lumière d'étroits mâts suspendus, suggérant des troncs d'arbre ou des stalactites, ainsi qu'une petite cabane mobile, transformée par les éclairages — une scénographie conçue par Karine Galarneau.



Une scène de la pièce «De glace», présentée au théâtre Prospero

Le processus créatif de *L'eau du bain* s'élabore en trio, d'où l'importance des éléments conceptuels dans le spectacle. C'est très patent ici : la trame sonore de Thomas Sinou, qui fait entendre notamment le vent et les craquements de la glace, et les éclairages signés par Nancy Bussièrès — de toute beauté, devenant bleus, verts, roses — construisent la force évocatrice de la pièce, soutenue par un jeu maîtrisé.

Une expérience immersive où le public reçoit le texte à travers des casques d'écoute, un son et une narration presque chuchotée qui laissent souvent un peu l'impression d'être dans un rêve. La lenteur concourt à la facture onirique, comme en apesanteur du spectacle, qui rappelle la sensation d'un environnement amorti par la neige.

Ultimement, ce récit conserve son mystère. *De glace* semble un peu court, à la fois par sa brièveté réelle (50 petites minutes) et par sa conclusion, qui laisse le spectateur sur sa faim. Mais il aura laissé en partage bien des images — notamment ces lanternes qui trouent l'obscurité — et exercé un indéniable envoûtement.

De glace

Texte : Tarjei Vesaas. Adaptation : Mélanie Dumont et Anne-Marie Ouellet. Mise en scène : Anne-Marie Ouellet. Traduction : Jean-Baptiste Coursaud. Avec aussi Odile Gagné-Roy, Marie-Pier Lajoie, Guillaume Saindon. Une création L'eau du bain, en coproduction avec le Théâtre français du CNA. Jusqu'au 14 décembre, au théâtre Prospero.

White Out : immersif et insaisissable

14 juin 2023

<https://passionmtl.com/white-out-immersif-et-insaisissable/>

Gabrielle Deschamps

Le Festival TransAmériques (FTA), présenté du 24 mai au 8 juin dernier, a été un franc succès pour sa 17^e édition et a contribué, avec panache, à annoncer un été montréalais 2023 riche en culture. Avec des dizaines de propositions en théâtre, danse et performances diverses, les organisateurs du FTA ont réussi leur pari encore une fois cette année en faisant briller des œuvres et des créateurs de tous horizons tout en sortant du cadre établi.

Parmi les œuvres composant la programmation du festival, *White Out*, une création de la compagnie théâtre *L'eau du bain*, dont Nancy Bussières, Anne-Marie Ouellet et Thomas Sinou sont les fondateurs s'est démarquée par son unicité, combinant une trame sonore et une composition scénographique frappante à un texte tout en poésie. Dans un univers déboussolant et multisensoriel imposé à son auditoire, les créateurs de White Out ont su mettre en scène une expérience théâtrale poétique et complètement hors du commun. La pièce avait d'abord été présentée l'année dernière au Carrefour international de théâtre à Québec et était donc présentée pour une seconde séquence de représentations du 2 au 4 juin dernier au FTA.



Crédit photo : Jonathan Lorange

La chambre, la mer, le vent et les éléments sont choisis par les auteurs comme points d'ancrage pour les interprètes qui tissent devant nous un texte poétique qui est accompagné d'un univers sonore complètement éclaté et d'une fabuleuse scénographie. Les compositions sonores produites sur scène sont juxtaposées à des sons captés dans divers univers extérieurs et organiques. Ils créent une trame sonore qui s'intègre au paysage changeant et vaporeux créé par les tons, la lumière, les textures, la brume. Les effets multidimensionnels des sons, des tons et des jeux de lumière créent

une sorte d'état méditatif et portent le spectateur à voir des scènes construites par le biais d'hallucinations.

Inspirée de l'écriture de Marguerite Duras, notamment du classique littéraire *La maladie de la mort*, White Out produit chez le spectateur un inconfort, un aspect déstabilisant, une quête de compréhension pour évoquer le deuil comme l'ultime perte de repères. On passe par une tempête particulièrement réaliste en ouverture de la pièce, qui cause un réel choc dans la salle, par son intensité en sons et en jeux de lumières et de tons qui amènent un élément immersif complètement déboussolant à des moments de silence et de douceur glaciale. La relation au deuil, au vide et à la noirceur se dessine ensuite à travers le mouvement d'Anne-Marie Ouellet qui interprète le rôle du personnage principal, les mots qui se tissent ensemble lentement et qui raisonnent très fort. Des enfants se joignent ensuite à la partie et agissent comme pointe de lumière à travers la grande pénombre. Ils ravivent l'espoir et ramènent à la vie ce qui semble immuable et perdu.



Crédit photo : Jonathan Lorange

La compagnie théâtrale L'eau du bain présentait également, dans le contexte du FTA, son autre proposition, *La chambre des enfants*. Ce trio de créateurs est une révélation et sera sans doute à surveiller pour ses prochains projets. On sort de cette expérience comme on quitte une conversation remplie de réflexions envahissantes et de questionnements existentiels. On en sort nourri, un peu chamboulé et, à certains égards, changé.

White Out : Presque à perte de vue



par [Laurence Pelletier](#)

[4 juin 2023](#)



© [Jonathan Lorange](#)

Avant de pénétrer dans la salle du Théâtre Rouge du Conservatoire, un écriteau sur la porte nous informe du danger : « Effets stroboscopiques, fumée dense et sons intenses pouvant causer une perte de repères ». C'est d'emblée en consentant à la promesse de ce trouble que nous nous installons dans la salle déjà plongée dans une nuée blanche. Au sein de ce brouillard, nous sommes devant une chambre que nous devinons sur la scène presque dénudée : un seul lit aux draps blancs défaits sied à droite de la scène.

Pour celles et ceux qui sont familiers de l'univers poétique de Marguerite Duras, duquel ce spectacle s'inspire, et des adaptations théâtrales qui ont été réalisées à

partir de ses œuvres, ce choix scénographique a quelque chose à la fois de commun et d'une nécessaire évidence. Ce qui fait la singularité, la force et l'originalité de *White Out*, c'est la manière dont *La maladie de la mort* de Duras sert de sous-texte, voire de prétexte à une expérience kinesthésique de désorientation qui excède l'aspect référentiel.



© Jonathan Lorange

En effet, le principe qui semble ordonner la représentation est l'insatisfaction, l'impuissance de nos sens et de nos facultés mentales à discerner le sujet de l'histoire de *White Out*. Les jeux de lumière, la trame sonore, l'usage de la fumée frustrant notre pouvoir de perception et produisent l'effet d'un envahissement. Nous sommes submergés. Astreints à cette posture de passivité, nous subissons la force de ce qui semble mimer les éléments : l'eau, le vent et les éclairs. Au bord d'une mer invisible ou au cœur d'une tempête, nous sommes soumis à la force de ces artifices qui semblent pousser nos corps, désormais nerveux et haletants, à leur limite.

À la manière de la narratrice du roman durassien, la femme, interprétée par Anne-Marie Ouellet, apparaît sur scène comme de nulle part et nous commande, d'une voix languissante qui scande des phrases sibyllines, d'imaginer ce que l'on croit être une fable, un récit onirique ou bien un souvenir. S'approchant et s'éloignant du lit,

s'y étendant seule ou bien en compagnie d'enfants, mirages ou fantômes, la femme nous transmet l'expérience d'une absence. Tout au long de la représentation, nous ne percevons que son ombre, sa silhouette en négatif du monde que nous occupons.

Ce spectacle, conçu originellement par L'eau du bain en 2018 et présenté pour la première fois au FTA, nous invite à nous abandonner à une histoire qui évoque et nous fait ressentir, surtout, par cette puissante mise en scène, les affects négatifs de la disparition, de l'oubli et du deuil.



© Jonathan Lorange

[White Out](#)

Texte et mise en scène : Anne-Marie Ouellet. Son : Thomas Sinou. Lumières : Nancy Bussières. Interprétation : LiCan-Marie Leduc, Anne-Marie Ouellet, Charline Salesse Bergeron, Isaac, Salesse Bergeron, Camille Schryburt Cellard et Jeanne Sinou. Scénographie : Simon Guilbault. Accessoires et costumes : Karine Galarneau. Dramaturgie :  milie Martz-Kuhn. Conseil artistique : Anne-Marie Guilmaine et Mélanie Dumont. Conseil mouvement : Clarisse Delatour. Assistance à la mise en scène : Guillaume Saindon. Développement avec le soutien du Fonds national de création du Centre national des Arts (Ottawa), le Département de théâtre de l'Université d'Ottawa, Hexagram-UQAM, les Productions Recto-Verso (Québec), le

Théâtre français du Centre national des Arts (Ottawa) et Balancing Act (Toronto).
Présentation en collaboration avec le Conservatoire d'art dramatique de Montréal.
Création au Théâtre français du Centre national des Arts, Ottawa, le 6 avril 2022.
Rédaction : Jade Préfontaine. Traduction : David Dagleish. Une production de L'eau
du bain présentée par le Festival TransAmériques du 2 au 4 juin 2023 au Théâtre
Rouge du Conservatoire.

FTA 2023 – *La chambre des enfants* : Plus de théâtre jeunesse au FTA svp!

4 juin 2023

Théâtre.Québec

<https://theatre.quebec/2023/06/04/fta-2023-la-chambre-des-enfants-plus-de-theatre-jeunesse-au-fta-svp/>

Daphné Bathalon



Avec la disparition du festival international de théâtre jeunesse Les Coups de théâtre, annoncée il y a quelques mois, on ne peut que se réjouir de voir le Festival TransAmériques faire une petite place au théâtre jeune public dans sa programmation 2023. Après avoir assisté à *La chambre des enfants*, on en réclame encore plus ; un festival comme le FTA offrant une rare occasion d’explorer des styles de théâtre jeune public résolument différents de ceux auquel le public de moins de 17 ans est exposé en saison régulière vaut son pesant d’or.

La production onirique de L'eau du bain rassemble les grandes forces de la compagnie montréalaise : une conception visuelle soignée et une ambiance sonore immersive. Plantée dans le décor de [*White Out*](#), autre spectacle présenté par L'eau du bain au FTA, *La chambre des enfants* s'appuie sur une jeune distribution de sept enfants, dont les rêves éthérés transforment un espace vierge en grands voyages dans l'imaginaire. La chambre, avec un lit pour tout mobilier, est un cocon doux où ils peuvent aussi bien lire un livre, se réfugier quand gronde l'orage ou livrer une bataille de couvertures que bondir de nuage en nuage... Habitée à travailler avec des non-professionnels, la metteuse en scène Anne-Marie Ouellet s'est ici laissée guider par la façon dont les enfants habitent joyeusement la chambre pour tracer les contours d'un spectacle qui se rapproche de l'expérience sensorielle.

Qu'elle soit petite ou vaste, sombre ou baignée de lumière, la chambre des enfants dans une maison est une pièce en perpétuelle transformation. Sous l'impulsion de l'imagination des enfants, et à la façon d'une scène de théâtre (tiens, tiens...), elle se change en lieu de tous les possibles. Sur le plateau blanc enveloppé de brume de *La chambre des enfants*, les corps des jeunes interprètes dont on ne distingue pas même les traits se transforment aussi. Découpées en clair-obscur, leurs silhouettes rappellent celle taquine de Peter Pan, qui refuse de rester sagement en place. Au gré des rêveries, les silhouettes deviennent cailloux sur la plage, montagnes pointues, loups effrayants, arbres tordus... Les corps des enfants tracent des paysages pour les histoires qu'ils se racontent. C'est un monde qui s'invente et s'anime en permanence.

Hommage à la puissance de l'imagination, *La chambre des enfants* célèbre aussi par la bande l'art perdu du désœuvrement. Ce sont ces heures sans horaire ni obligations qui permettent à l'esprit de s'évader. Pleine de langueur sans être monotone, la pièce se déploie ainsi avec lenteur, rappelant parfaitement cet état flou et insaisissable, caractéristique du songe, dans lequel la réalité n'a plus à suivre les règles de la logique. Quelques mots échangés entre les enfants percent ici et là au milieu des songes, mais ils sont presque superflus dans ce monde fantasmagorique. La musique atmosphérique de Thomas Sinou et les éclairages aux couleurs vives de Nancy Bussièrès donnent en effet à l'ensemble toute sa force évocatrice. La trame sonore en particulier colore les rêves en les teintant tantôt d'un air zen, au son des vagues s'échouant sur la grève, tantôt inquiétant, quand la forêt se fait soudain menaçante ou que la fièvre agite le sommeil des enfants.

La chambre des enfants alourdit les paupières en nous invitant à la rêverie. On en émerge comme d'une sieste impromptue, un brin désorienté.e et l'esprit brumeux, mais avec le sentiment d'avoir fait un rêve des plus agréables.

Crédit photo Jonathan Lorange

LEDEVOIR

«White Out» et «La chambre des enfants» : deux spectacles entre le rêve et l'éveil



Photo: Marie-France Coallier Le Devoir Attirée par les formes scéniques qui «font vivre des sensations déstabilisantes», Anne-Marie Ouellet nomme cette démarche «secouer le corps de ville», c'est-à-dire débarrasser le spectateur de ses préoccupations de la vie quotidienne.

Marie Labrecque

Collaboratrice

27 mai 2023
Danse

Pour sa première visite au [Festival TransAmériques](https://www.ledevoir.com/motcle/festival-transameriques-fta?utm_source=recirculation&utm_medium=hyperlien&utm_campaign=corps_texte) (https://www.ledevoir.com/motcle/festival-transameriques-fta?utm_source=recirculation&utm_medium=hyperlien&utm_campaign=corps_texte), la compagnie outaouaise L'eau du bain offre un doublé. Une invitation espérée depuis un « certain nombre d'années » par la cofondatrice du théâtre créé en 2008, Anne-Marie Ouellet. Ravie, l'autrice et metteuse en scène estime que *White*

Out, oeuvre s'adressant « à tous les sens des spectateurs », est de nature à intéresser les festivaliers. « Elle agit presque comme un spectacle de danse, j'ai l'impression : très sensorielle et avec beaucoup de place pour l'imagination du public. »

Et la présentation de *La chambre des enfants*, rare incursion du FTA en théâtre jeunesse, permet potentiellement d'explorer l'expérience du diptyque. « En arts visuels, on a l'habitude de voir deux oeuvres qui se répondent, différemment. Ici, c'est la même chose : il y a des échos thématiques, des motifs qu'on revoit d'un spectacle à l'autre. »

Présentée l'an dernier au Carrefour international de théâtre à Québec, *White Out* émane notamment du désir de la « durassienne » Ouellet de travailler sur *La maladie de la mort*, le roman « immontable » de Marguerite Duras, mais qui a souvent attiré la scène. « Son écriture est tellement ouverte qu'en essayant de le représenter, tout de suite on fait des choix et on ferme des portes. Finalement, on s'est accroché à deux choses de ce roman : le lieu, une chambre d'hôtel en bord de mer, l'hiver, et le moment où le personnage masculin y revient et se rend compte que la femme a disparu. Et parce qu'elle n'est plus là, il comprend qu'il l'a aimée. *White Out* part de ce moment où on constate la perte de l'autre, que ce soit par la mort ou par le départ de l'être aimé. Cette relation avec la trace du disparu. » Si elle s'est élaborée à partir de deuils personnels, d'une « zone très sensible et émotive » chez Anne-Marie Ouellet, la pièce permet aux spectateurs d'y déverser leurs propres pertes. « C'est un spectacle atmosphérique dans lequel il y a un fil narratif très mince, pour que chacun puisse projeter son histoire. »

Fruits d'une longue recherche, les spectacles de *L'eau du bain* s'érigent en trio, avec la conceptrice d'éclairages Nancy Bussièrès et le concepteur sonore Thomas Sinou. Les trois travaillent ensemble depuis le tout début du collectif. « Le texte s'écrit avec les concepteurs, explique Ouellet. Moi, je peux travailler un peu en dehors du plateau à écrire des versions. Mais ça se construit vraiment quand on est ensemble. On *jamme* tous les trois : parfois, Nancy teste les lumières et moi, ça me donne une idée. Je m'assois dans la lumière pour écrire un dialogue, Thomas envoie du son... »

Pour *White Out*, « la lumière a vraiment pris le *lead* ». Elle est tellement « puissante » que souvent, les mots écrits par Ouellet n'étaient plus nécessaires pour raconter ce qu'elle exprimait déjà. Nancy Bussièrès était inspirée par sa « fascination pour l'artiste James Turrell, qui crée des installations lumineuses visant à faire perdre les repères ». Les créateurs se sont posé ce défi : produire un *whiteout*, ce sentiment de désorientation provoqué par un blizzard, afin que le spectateur perde ses propres repères. Le spectacle ouvre sur une tempête sensorielle, qui symbolise ces épisodes où les balises de notre vie s'effondrent. « Le dehors représente ce vide [intérieur] dans lequel on peut tomber, que ce soit à la suite d'un deuil ou d'un épuisement professionnel. Quand tout ce qu'on avait construit ne tient plus, tout d'un coup », illustre Anne-Marie Ouellet.

Sept minutes durant lesquelles le public reçoit une « grande claque, est secoué de l'intérieur » afin de le faire entrer dans un autre état d'écoute. Attirée par les formes scéniques qui « font vivre des sensations déstabilisantes », Anne-Marie Ouellet nomme cette démarche secouer le « corps de ville », c'est-à-dire débarrasser le spectateur de ses préoccupations de la vie quotidienne. « On secoue pour pouvoir enlever ce qui est parasitaire et renouveler l'envie d'entendre, de voir. Et la lumière est conçue pour nous faire halluciner. Il y a des choses qu'on pense voir, mais qui ne sont pas là pour vrai. Nancy travaille vraiment pour que le spectateur ressente sa vision : est-ce qu'il voit vraiment ce qu'il voit ? Donc, il se sent regardant, d'une certaine façon. »

Bref, pour parler en termes modernes, on réinitialise les sens du public afin de le rendre disponible à ce qui vient...

Spontanéité des enfants

La femme que joue Anne-Marie Ouellet est d'abord seule dans une chambre vide. Puis des enfants apparaissent et « viennent ressemer la vie dans l'espace. Est-ce qu'ils font partie de mes rêves, de mes hallucinations ? Est-ce moi petite qui viens veiller sur moi grande ? Il y a plusieurs récits comme ça qui sont proposés sans être affirmés. On pourrait dire que ce sont des figures plutôt que des personnages. »

Les créateurs ont eu tant de plaisir à collaborer avec les jeunes interprètes qu'est née l'envie de créer un spectacle « avec eux, pour eux, afin d'aller plus loin dans le travail et que cet espace devienne le leur ». Là où *La chambre des enfants* rejoint *White Out*, c'est en exposant une chambre « envahie par le paysage extérieur, où on se balade entre le rêve et l'éveil, où les rêves prennent vie, se matérialisent. Mais ceux-ci sont de nature totalement différente, parce que dans *La chambre des enfants*, on est dans l'imaginaire de sept enfants qui s'amuse avec ce qu'ils ont sous la main. » Un terrain de jeu soutenu et amplifié par le son et la lumière.

Destinée aux 6 à 11 ans lors de la création au Centre national des arts — mais « les adultes vont avoir beaucoup de plaisir à la voir aussi » —, la pièce s'est construite à partir d'ateliers et de jeux avec la distribution (dont l'aînée de la metteuse en scène). « Et même en représentation, le texte n'est pas tout à fait écrit précisément. Ils ont des parts d'improvisation dans leur texte, dans leurs mouvements, pour que ça reste spontané. Pour qu'on soit vraiment voyeurs d'une chambre habitée par sept enfants », explique la créatrice.

Diriger des enfants, ce qu'elle explorait pour la première fois, a obligé Ouellet à développer une façon de leur parler, à creuser leur rapport, afin que ces interprètes inexpérimentés demeurent des enfants tout au long du processus, au lieu de « devenir de bons petits acteurs. Parce que dès que j'ai l'impression qu'ils reproduisent ce que je veux, pour moi la vie meurt. Je désire garder le jeu, le plaisir ».

L'eau du bain s'intéresse depuis le début au travail avec les non-acteurs. D'où de précédents spectacles avec des adolescents (*Impatience*) et des personnes âgées (*Nous voilà rendus, dont le collègue Christian Saint-Pierre a loué la « signature forte »* (https://www.ledevoir.com/culture/theatre/464448/theatre-jamais-je-ne-t-oublierai?utm_source=recirculation&utm_medium=hyperlien&utm_campaign=corps_texte), lors de sa présentation à l'Usine C). Il s'agit alors de « magnifier la présence d'une personne plutôt que de la faire entrer dans un personnage. De se mettre à l'écoute des autres très tôt dans le processus — des gens que je ne côtoierais pas nécessairement d'habitude. Au final, au lieu d'écrire un texte qu'on donne à dire aux participants, j'ai l'impression que je leur écris plutôt un sous-texte qui va les nourrir. Et où ils peuvent apparaître avec leur richesse, leurs couleurs différentes. »

Et ce qu'Anne-Marie Ouellet adore d'abord, c'est qu'un projet théâtral constitue pour les non-professionnels « l'expérience d'une vie ». « Ce n'est pas leur *job*. Et moi, je me sens comme ça : quand j'arrive au théâtre, je joue ma vie. Je ne veux vraiment pas dénaturer le travail des acteurs, parce que j'adore diriger des acteurs aussi. Mais la joie, la naïveté des enfants et leurs découvertes ! »

Le journal de Québec – Samedi 28 mai 2022

Yves Leclerc

<https://www.journaldequebec.com/2022/05/28/entre-le-reve-et-leveil>



White Out plonge le spectateur dans une expérience visuelle et sonore saisissante.

Courtoisie Jonathan Lorange

Expérience sensorielle puissante et saisissante, la création *White Out*, dont le sujet traite d'une perte de repères, plonge le spectateur entre le rêve et l'éveil.

À l'affiche une dernière fois cet après-midi, à 15 h, à la Salle Multi, à l'occasion du Carrefour international de théâtre, cette création de la compagnie L'eau du bain n'est pas une proposition conventionnelle.

White Out est une expérience qui secoue les sens. Une mise en garde, à l'entrée, indique qu'il y aura beaucoup de fumée et des effets stroboscopiques.

Une lumière blanche éclaire un lit. On entend une respiration. La silhouette d'une femme apparaît, et tout à coup, la trame sonore s'intensifie et la salle se remplit d'un immense brouillard. Le spectateur se retrouve au cœur d'un immense vortex sonore et visuel.

L'effet, saisissant, prend de plus en plus d'ampleur. On se demande quand ça va prendre fin. Et tout à coup, ça s'arrête.

Une femme, dans une chambre sur le bord de la mer, secouée, a vécu un événement troublant. Elle est brisée. La présence d'enfants ramènera la vie dans cette chambre des douleurs.

Sons et lumières

Inspiré par le roman *La maladie de la mort*, de Marguerite Duras, et par le travail du spécialiste des lumières et de l'espace James Turrell, la pièce *White Out* donne libre cours à de multiples interprétations.

« White out » est une expression qui fait référence aux phénomènes météorologiques tels que les blizzards et la brume intense qui surgit et qui efface tout repère spatial.

La création d'Anne-Marie Ouellet reste volontairement floue. Elle propulse avec efficacité, en raison du travail sonore de Thomas Sinou et de l'éclairagiste Nancy Bussièrès, le spectateur, à certains moments, dans une perte de repères immense et saisissante. C'est réussi.

Et ce travail est mis en valeur tout au long de la pièce, notamment lors d'une autre tempête visuelle et sonore. La séquence qui amène la très belle finale, dans le rouge, est forte et puissante.



White out présentée du 6 au 9 avril au Théâtre Français du Centre national des arts (CNA) se veut une immersion dans ce vide qui nous envahit quand on fait face au désespoir. Courtoisie Jonathan Lorange

CNA: tempête sensorielle aux confins du vide



Anicée Lejeune
Le Droit - 5 avril 2022

<https://www.ledroit.com/2022/04/05/cna-tempete-sensorielle-aux-confins-du-vide-4caefaf7c10ba78e12d14748ce928460>

White Out présentée du 6 au 9 avril au Théâtre français du Centre national des arts (CNA) se veut une immersion dans ce vide qui nous envahit quand on fait face au désespoir. À peine assis, le spectateur est plongé dans une tempête sensorielle de sept minutes. Ainsi déboussolé, il peut ressentir pleinement la pièce et les émotions qui la traversent.

«*White Out* évoque une perte de repères, un vide dans lequel on peut tomber quand on vit une peine d’amour, une dépression, un “burn-out”. Quand on a l’impression qu’on est perdu, mais que peu à peu l’espace reprend vie», raconte l’actrice et metteuse en scène Anne-Marie Ouellet.

La création de la compagnie L’eau du bain, qui a nécessité plus de quatre années de travail, a pour décor la chambre face à la mer Noire dans laquelle se déroule le roman, *La maladie de la mort*, de Marguerite Duras. Sur scène, un lit avec un amas de draps et Anne-Marie Ouellet rejoint par «cinq enfants qui viennent ressemer la vie dans cette chambre».

«Ce qu’on a voulu creuser, c’est ce moment où le personnage se rend compte que son amour n’est plus là et qu’il tombe dans le désespoir, explique-t-elle. Ce qui nous intéressait ce n’était pas de raconter l’histoire, mais plutôt d’amener le spectateur dans ce moment de perte de repères», poursuit la metteuse en scène qui réside en Outaouais.

Suite de l’article :

<https://www.ledroit.com/2022/04/05/cna-tempete-sensorielle-aux-confins-du-vide-4caefaf7c10ba78e12d14748ce928460>

OFFTA – Percer le rêve d'un autre

par Sara Thibault | 4 juin 2018

<http://www.montheatre.qc.ca/espace/offta-percer-le-reve-dun-autre/>

Dans le cadre du OFFTA, la compagnie L'eau du bain présente une première version de son spectacle *White out*, troisième volet de sa trilogie de portraits amorcée avec *Impatience* (2013) et *Nous voilà rendus* (2017). Cette fois, le spectacle s'articule autour de la mémoire, du rêve et de l'intimité. Un lit défait trône sur scène et sert de prétexte pour interroger ce que symbolise la chambre à coucher dans la vie d'une personne. Anne-Marie Ouellet réfléchit aux traces laissées dans ces lieux de passage qui ont vu se succéder différentes personnes, se développer des histoires d'amour, de naissances, de deuils, qui renferment des centaines de secrets.



Crédit photo Marie Lassié

Le début de la pièce laisse entrevoir un espace cacophonique rempli de fumée et éclairé par des stroboscopes. Grâce à la conception sonore de Thomas Sinou et aux éclairages de Nancy Bussières, *White out* transporte le spectateur dans un rêve éveillé à la fois angoissant et intrigant. La présence réelle ou onirique de six enfants vient apaiser les angoisses de la narratrice par leur candeur et leur bienveillance. Cachés sous un drap et éclairés à la lampe de poche, ils se racontent des histoires incroyables. Une grande sincérité ressort de leur jeu, volontairement mise en relief par la mise en scène d'Anne-Marie Ouellet.



Crédit photo Marie Lassiart

Parallèlement au spectacle, la compagnie prolonge son exploration de la thématique du rêve avec *La nébuleuse*, une installation immersive pour un seul spectateur présentée sur la Place de la Paix. Muni d'écouteurs, le spectateur est d'abord invité à déambuler dans le parc et à prendre conscience aux bruits de son environnement qui sont amplifiés. Le dispositif technique fait ressortir la présence d'un homme qui tousse, d'adolescents qui pratiquent des sauts de planche à roulettes ou d'une femme qui éclate de rire, autant de sons qui seraient passés inaperçus noyés dans le brouhaha du centre-ville. Puis, une voix indique au spectateur de monter dans une haute structure vitrée au toit pentu qui rappelle les serres dont se servent les agriculteurs urbains. Là-haut, des papiers froissés jonchent le sol, une chaise berçante permet de s'asseoir et des lampes suspendues créent une ambiance feutrée. Toujours grâce au même dispositif, le spectateur peut s'amuser à expérimenter l'espace pour lui donner une épaisseur sonore. Le bruit de ses pas et de sa respiration se mélange à ceux qu'il provoque volontairement en parlant ou en touchant ce qui l'entoure.

Avec *White out* et *La nébuleuse*, L'eau du bain continue d'élaborer des spectacles métissés où le théâtre, la performance et l'installation sonore se chevauchent afin de bouleverser l'expérience du spectateur et de changer son regard sur le monde. Par ailleurs, ce premier chantier présenté au OFFTA laisse présager le meilleur pour la mouture ultérieure du spectacle.

Jamais je ne t'oublierai

La compagnie L'eau du bain offre une méditation poétique sur la vieillesse

LE DEVOIR

Critique théâtre

Christian Saint-Pierre

Après *Impatience*, où ils traduisaient les affres et les bénédictions de l'adolescence, Anne-Marie Ouellet et Thomas Sinou se penchent maintenant sur la vieillesse dans *Nous voilà rendus*, un spectacle impressionniste, atmosphérique, sobre et pourtant technologique, une heure aux accents oniriques qui fait la part belle aux souvenirs heureux.

Depuis 2008, la compagnie L'eau du bain développe une signature forte. Leurs créations à caractère documentaire, ou plutôt biographique, s'appuient sur des témoignages de citoyens, des individus avec lesquels les deux artistes s'entretiennent longuement avant de les convier sur scène. Cette fois, il s'agit des résidents d'un CHSLD auxquels Ouellet et Sinou ont donné des ateliers de théâtre et de musique pendant plus d'un an. Le spectacle est tissé de leurs confidences, des révélations banales ou cruciales, mais toujours naturelles, spontanées, et souvent poignantes.

Sans faux-semblant

Alors que les spectacles mettant en scène des non-acteurs sont de plus en plus courants chez nous — pensons au *Polyglotte* d'Olivier Choinière (avec des immigrants), aux *Bienheureux* d'Olivier Sylvestre et Michelle Parent (avec des toxicomanes) ou encore au *Pôle Sud* d'Anaïs Barbeau-Lavalette et Émile Proulx-Cloutier (avec des résidents du quartier Centre-Sud) —, les créations de L'eau du bain continuent de se distinguer. D'une désarmante simplicité, leurs performances poétiques sont parcourues d'interstices où projeter nos peurs et nos espoirs.

Sur scène, Ouellet s'adresse à nous sans faux-semblant, puis elle dialogue avec les six personnes âgées. Bien entendu, on aborde la maladie, mais surtout le passé, les souvenirs d'enfance qui gardent en vie, les jours heureux qui donnent la force de continuer. On entend parler d'un Québec qui n'existe plus, parfois pour le mieux et parfois pour le pire. Tout cela est offert sans jugement. On laisse le spectateur cheminer dans ces récits qui disent l'imminence de la mort et la force de la vie. On pense inévitablement à nos parents et à nos grands-parents, mais aussi à notre propre vieillesse.

Il y a madame Aubertin, trop malade ce jour-là pour monter sur scène. Il y a ces dames attachantes qui s'accrochent à leurs livres. Il y a cet homme qui perd peu à peu l'usage de ses mains. Puis cette femme qui se prend pour Patsy Cline en chantant « I'm crazy for loving you... ». Autour d'eux, il y a des fauteuils roulants, des chaises lumineuses qui dansent dans la pénombre embrumée. On se croirait quelque part entre la terre et le ciel, dans une émouvante suspension qu'on ne voudrait jamais quitter.

Nous voilà rendus: rêver encore



Mario Cloutier

Ils sont six. Cinq personnes âgées ainsi que leur metteuse en scène. Anne-Marie Ouellet nous apprend qu'une participante aux ateliers de théâtre qu'elle donnait dans un CHSLD est décédée en cours de route. Une autre dame n'a pu jouer lors de la première en raison d'une paralysie partielle.

C'est un spectacle sur la perte. La perte de mémoire, du corps, de toutes les jouissances intellectuelles et physiques dont les plus jeunes peuvent profiter encore pleinement. Ces personnes vieillissantes se sont rendues là, pourtant, joueuses et rieuses.

C'est un spectacle sur la vie. Sur les petits moments de joie et de faiblesse, les erreurs, les hésitations, les échanges entre semblables, la communion encore possible, nécessaire.

Le beau texte en voix-off du début parle d'Alzheimer et de mémoire. Belle entrée en matière suivie de la prestation d'une charmante dame en fauteuil roulant qui chante *Crazy* de Willie Nelson avec une voix chevrotante qui émeut grandement.

Les quatre actrices et l'acteur se rappellent. Ils parlent de leurs bobos. Ils en rient et dansent. Leurs performances attachantes sont entrecoupées de deux ballets de chaises roulantes téléguidées qui, lors de leur entrée en scène dans l'obscurité, font d'abord penser à des robots venus de l'espace.

Il y a des temps que l'on pourrait dire morts, des moments qu'on pourrait qualifier de longs, mais il s'agit de leur vie à l'orée de la mort, de leur rythme normalement ralenti. Et c'est parfait comme ça.

Travailler avec des acteurs non-professionnels est un défi en soi. Ici, en bonne metteuse en scène, Anne-Marie Ouellet sait souligner les qualités de ses interprètes tout en gommant subtilement les imperfections et les nombreux imprévus. Il en résulte un spectacle crédible et touchant.

Pour habiller le tout, une bande son avec des interviews de personnes âgées, de la fumée blanche, des bruits et musiques nous plaçant dans une autre dimension.

Un monde qu'on ne veut plus voir ou qui nous fait peur. Mais qui vibre toujours, qui rêve encore. Et c'est beau.

NOUVEAU SPECTACLE 21h & 23h
Jeudis Vendredis Samedis [Gratuit](#)
OÙ TU VAS QUAND TU DORS EN MARCHANT...?

ENTREVUES

Anne-Marie Ouellet : la vieillesse avec tendresse



PAR MICHELLE CHANONAT
26 MAI 2017

COMMENTAIRES
0



© Yves Dubé

Après *Impatience*, qui mettait en scène des adolescents, la compagnie l'Eau du bain poursuit sa démarche documentaire en invitant sur scène des personnes âgées. «*Nous voilà rendus, lance la metteuse en scène Anne-Marie Ouellet, c'est une petite fête pour le plaisir d'être ensemble avant d'être morts.*»



© Yves Dubé

Pour la création du spectacle à l'Usine C en mars 2017, Ouellet avait travaillé avec les résidents d'un CHSLD. À Québec, le Carrefour international de théâtre a contacté les pensionnaires de la résidence privée Saint-Patrick. Entre les deux établissements, la metteuse en scène a constaté une grande différence de traitement : «*À Saint-Patrick, les gens sont autonomes. Ils vivent dans un petit appartement, ils ont un espace personnel au sein de la collectivité, ils*

profitent de beaucoup de services et d'activités.»

Un choix politique et affectif

Si parler de la vieillesse, montrer des personnes âgées sur scène, dans une société qui a tellement peur de vieillir est un choix politique, c'est aussi et d'abord un choix affectif pour Anne-Marie Ouellet, motivée par une expérience personnelle d'accompagnement de son oncle, qui l'a amenée à passer du temps dans un CHSLD : «À chaque visite, j'étais fascinée. On voit des gens dans tous les stades d'autonomie. J'avais envie de créer autour de ce sentiment, de cette relation avec ces gens, proches de l'enfance, qui éprouvent beaucoup de joie, mais aussi de tristesse. Les gens dans les résidences vivent en marge de la société. On s'y installe que si on est obligé de le faire et les familles y vont le moins possible.»

Pour cette recreation à Québec, Anne-Marie Ouellet a mené, comme à Montréal, des ateliers avec les personnes âgées : «Ils sont loin des acteurs qu'on voit d'habitude, ils sont loin d'être performants et dans l'assurance. Pendant les rencontres, on écrit, on trouve des façons de mettre leur parole en action. Le texte écrit n'est pas appris, on construit le spectacle d'après la personnalité des gens en présence. Une partie de la structure du spectacle demeure la même : éclairage, vidéo et son. Ce qui change, c'est le contenu.»



© Yves Dubé

Comment faire jouer des non-acteurs? «Ils ont des barèmes d'improvisation, explique Ouellet. Ils vont se présenter, parler de leur vie. J'essaie de trouver des stratégies pour ne pas en faire des acteurs. Tout au long du spectacle, on les accompagne avec de la musique. Ils portent des écouteurs intra-auriculaires, ce qui nous permet de les guider, de cadrer le temps de parole, de leur faire passer de la musique pour éveiller leurs souvenirs, pour les aider à se raconter. Ils peuvent ainsi s'abandonner au plaisir de dire ce qu'ils veulent, sans se soucier de la mise en scène.»



© Yves Dubé

Documentaire et fiction

Plutôt que de théâtre documentaire, nous sommes ici dans la docu-fiction. Les personnes âgées ont le droit d'inventer, de mentir. À certains moments, ils disent la vérité, à d'autres ils incarnent un personnage. La poésie est plus importante que ce qui est dit. Mais n'y a-t-il pas dans cette démarche le risque de placer le spectateur dans la position du voyeur?

«Oui, le risque existe et m'a fait peur, avoue Anne-Marie Ouellet. J'étais terrorisée à l'idée de faire un spectacle misérabiliste, que les gens soient mal à l'aise. Comment éviter ça? Je reste attentive à la notion de plaisir, à la façon de mettre les "acteurs" le plus à l'aise possible. La musique le permet, elle les enveloppe, les accompagne. Pendant le spectacle, je suis avec eux sur le plateau, prête à intervenir, disponible pour eux. Ils sont vraiment heureux d'être sur scène, c'est une expérience importante pour eux, et c'est très enrichissant pour nous de les côtoyer.»

Nous voilà rendus

Mise en scène : Anne-Marie Ouellet. Son : Thomas Sinou. Éclairages : Nancy Bussières.
Vidéo : Hugo Dalphond. Une coproduction de la compagnie l'Eau du bain et de l'Usine C. Avec
Georges Audet, Justyne Boutin, Claudette Cantin, Claire Nolet et Pauline Ouellet.   la Caserne
Dalhousie, à l'occasion du Carrefour international de théâtre de Québec, du 3 au 5 juin 2017.

TAGS • ANNE-MARIE OUELLET • CARREFOUR INTERNATIONAL DE THÉÂTRE DE QUÉBEC • CASERNE
DALHOUSIE • FEATURED • HUGO DALPHOND • L'EAU DU BAIN • NANCY BUSSIÈRES • THÉÂTRE • THOMAS
SINOUE • USINE C



  PROPOS DE MICHELLE CHANONAT:

Michelle Chanonat est membre de la rédaction de JEU et rédactrice en chef de la publication
Marionnettes. Rédactrice indépendante, elle collabore avec diverses entreprises culturelles du
grand Montréal.

 [mimicharabia](#)

26 mai 2017

Jeu - Michelle Chanonat - *Nous voilà rendus*

NOUS VOILÀ RENDUS

Magnifier les souvenirs

CARREFOUR
INTERNATIONAL
DE THÉÂTRE



GENEVIÈVE BOUCHARD
gbouchard@lesoleil.com

CRITIQUE

«Je vous assure que de monter sur les planches pour la première fois à 86 ans, c'est tout un défi», a confié Pauline Ouellet samedi soir, avant de plonger dans son récit. Comme ses voisins de la résidence pour aînés Le Saint-Patrick qui ont accepté de se raconter dans le spectacle *Nous voilà rendus*, la comédienne recrée l'a très bien relevé, son défi. Avec générosité, spontanéité, un grand sens de la répartie et beaucoup de grâce, pouvons-nous ajouter.

Le rendez-vous que propose la compagnie gatinoise L'eau du bain au Carrefour international de théâtre s'avère aussi beau qu'imparfait, aussi drôle que touchant. Inspirée par son oncle Luigi, atteint de la maladie d'Alzheimer, et par les visites qu'elle lui a rendues au centre de soins où il a été placé, la metteure en scène Anne-Marie Ouellet a eu envie de documenter au théâtre «cette micro-société qui a pour point commun une autonomie qui défaille», comme elle l'a décrit samedi.

Présenté l'an dernier à Montréal avec des résidents d'un CHSLD, le spectacle a été recréé pour le Carrefour avec des locataires de la résidence pour aînés Le Saint-Patrick. Georges Audet, Justyne Boutin, Claudette Cantin, Claire Nolet et Pauline Ouellet se prêtent donc à ce jeu à la fois très humain et fort techno. Parce que si les souvenirs de nos cinq recrues des planches sont au cœur de la pièce, ils sont mis en exergue dans un dispositif scénique élaboré, permettant à la metteure en scène de pousser plus loin l'imagerie de la perte d'autonomie tout en rappelant les disparus, «ces absents qui prennent tant de place dans nos vies.»



Cinq courageux locataires de la résidence pour aînés Le Saint-Patrick font leurs premiers pas sur scène au Carrefour international de théâtre dans le spectacle *Nous voilà rendus*. — PHOTO LE SOLEIL, ERICK LABBÉ

ENTRE LE RÉEL ET L'ONIRIQUE

Pendant un peu plus d'une heure, *Nous voilà rendus* vogue constamment entre le réel et l'onirique, entre ceux qui sont présents, et ceux qui n'y sont plus — de corps ou d'esprit —, entre la fragilité de la prestation de ces non-acteurs et la précision de ce qui a été programmé.

Anne-Marie Ouellet lance elle-même le bal en racontant l'histoire de son oncle, qui a inspiré le spectacle. Elle jouera ensuite avec beaucoup de douceur la maîtresse de cérémonie, lançant ici et là une question pour faciliter les confidences de ses interprètes, qui

prendront tour à tour l'avant-scène. Ces segments, livrés dans un environnement dépouillé, sont entrecoupés de tableaux où les humains quittent la scène pour laisser la place aux machines (et à la fumée), alors que des fauteuils roulants téléguidés se font quatuor à corde ou créent un ballet sous les stroboscopes.

Le contraste est payant, ici. Mais force est d'admettre que c'est dans l'expérience humaine que *Nous voilà rendus* trouve ses plus grandes qualités. Difficile de rester de marbre devant ces cinq courageux qui ont osé faire le saut au théâtre. Ils émeuvent lorsqu'ils entonnent

quelques de bribes des *Feuilles mortes* ou d'*A la claire fontaine*. Ils font rire par leur sens du *punch*, même dans des sujets graves... On songe à cette dame de 80 ans qui a confié ne pas vouloir vivre trop vieille, même si les médecins ont ce qu'il faut pour prolonger l'existence : «Wô les pilules!» a-t-elle tranché avec aplomb. Parce qu'ils jouent vraiment le jeu, on les croit, on les trouve beaux. Ils ont été longuement ovationnés, samedi. C'était pleinement mérité. *Nous voilà rendus* est présenté de nouveau dimanche à 15h et lundi à 19h à la Caserne Dalhousie.

4 juin 2017

Geneviève Bouchard - *Nous voilà rendus* - p.30 (1/2 page)

La vie devant soi

La troupe d'adolescents amateurs d'Anne-Marie Ouellet joue la fébrilité ordinaire de l'âge ingrat.

OLIVIA DELACHANAL

AVEC *Impatience*, la metteuse en scène Anne-Marie Ouellet et le concepteur sonore Thomas Sinou s'intéressent à l'adolescence, moment de passage et de devenir, moment de révélation à soi-même et au monde. Sur scène, trois adolescents et deux adultes sont assis sur des cubes. Ils portent des casques d'écoute, petits éclats de couleurs dans un espace scénique blanc. Puis, les lumières se tamisent et chacun des interprètes se met à danser et à chanter avec de plus en plus d'ardeur ce qu'il entend dans son casque. La première scène nous offre un fragment d'intimité pure et jouissive, presque stéréotypé ; ce moment où, ne nous croyant pas regardés, on se lâche sur une musique qui nous prend aux tripes. Le pari d'*Impatience* se joue ici : parvenir à dévoiler un soi « authentique » sous le regard de l'autre, un soi qui ne se cache pas derrière des mots ou des gestes appris, qui ne s'enferme pas entre quatre murs, qui n'a pas peur d'avoir l'air fou. Apprentissage de l'adolescence donc, mais aussi, apprentissage de l'acteur.

Le canevas du spectacle s'est construit à partir de jeux et de situations auxquels on se prête quand on a seize ans pour tenter de se découvrir, de se rendre plus grand, plus défini. Chaque soir, les interprètes reçoivent des consignes d'Anne-Marie Ouellet dans leurs casques et doivent se prêter aux jeux proposés avec le plus d'insouciance possible. Les interprètes chantent, se parodient les uns les autres, se mettent au défi dans une partie de Vérité ou Conséquence, ou s'échangent leurs habits. Mais, surtout, Jessica, Sandrine, Tayian, et les adultes Philippe et Sara, viennent tour à tour au micro se raconter, énumérer ce qu'ils aiment, ce qu'ils détestent, ce qu'ils feront plus tard... « J'ai

peur du noir. J'ai peur d'être inculte. J'ai peur de péter dans un ascenseur. J'ai peur de mourir seul. J'ai peur de devenir quelqu'un que j'aime pas... » Ces nombreuses énumérations permettent aux adolescents de se dévoiler à petits coups de pinceaux, les deux adultes leur offrant un encadrement rassu-

rant tout en leur tendant un miroir critique.

Avec *Impatience*, la compagnie L'eau du bain prend le parti de l'intime et de l'ordinaire en se penchant sur les petits riens, les jeux d'ombre et de lumière, les peurs et les incertitudes qui

nous façonnent tous, peu importe notre parcours. La musique a évidemment la part belle – on se rappelle tous la trame sonore de nos seize ans, ces airs qui ont fait de nos vies des moments de fiction inoubliables. Thomas Sinou travaille la matière musicale sur plusieurs échelles, à plein volume, en arrière-plan, en sourdine ou en silence dans les casques d'écoute, et les chansons forment rapidement le paysage dans lequel s'inscrivent les cinq portraits. À travers leurs histoires, on voit se dessiner des parcours différents : enfant d'émigrés, enfant de Westmount, enfant déluré, enfant candide, enfant ambitieux, enfant insouciant. Avec une grande délicatesse, *Impatience* évoque l'effervescence de l'adolescence, ces vies à construire, ces possibles qui s'ouvrent, mais aussi tout ce qui est déjà déterminé, enraciné, accumulé dès le plus jeune âge. On aurait presque envie que la compagnie s'engage plus loin sur cette voie, mais ce n'est pas dans le sociologique que réside l'âme du spectacle.

Impatience est avant tout une expérimentation sur la présence scénique, participant à la quête d'Anne-Marie Ouellet d'un jeu performatif, sans hyperconscience. Les trois

adolescents n'ont pas de formation d'acteur, et L'eau du bain les veut tels quels – nerveux, fougueux, murmurants, séduisants – car, ce qui l'intéresse, c'est la façon dont ils se racontent, les maladresses et les hésitations qui accompagnent leurs discours. Anne-Marie Ouellet cherche, à chaque représentation, de nouveaux moyens de déstabiliser les interprètes, afin de toujours revenir à ce moment de l'émergence. Ce n'est donc pas la notion de vérité qui importe – les adolescents, et les adultes, ont le droit de mentir sur scène, ils nous le font d'ailleurs savoir – mais bien la quête du spontané. Or j'ai eu la chance de voir ce spectacle lors de sa première, en septembre 2013, et la fragilité de cette authenticité, le danger dans lequel les adolescents se plaçaient étaient nettement plus manifestes. Les années et leur familiarité avec le dispositif ont quelque peu érodé la simplicité de leur présence, pierre angulaire du spectacle, et on les sentait cette fois-ci en contrôle de

« J'ai peur du noir. J'ai peur d'être inculte. J'ai peur de péter dans un ascenseur. J'ai peur de mourir seul. J'ai peur de devenir quelqu'un que j'aime pas... »

leur image. Bien naturellement, l'individu se replie derrière un masque ou une posture, dès qu'on lui en offre l'occasion. Dans ce terrain scénique un peu trop connu, l'inexpérience des adolescents se retourne parfois contre eux, et ce sont les acteurs adultes, par le biais de leur formation, qui sont le plus à même de se livrer au jeu du spontané. Pour permettre à cette seconde présentation d'offrir la même force d'expérience qu'en 2013, peut-être aurait-il fallu davantage changer la structure du spectacle, ou bien remplacer les adolescents eux-mêmes, afin d'éviter ce tout petit arrière-goût de préformulé qui entre en contradiction avec le projet ?

Il demeure que l'ambition au cœur d'*Impatience* propose quelque chose de fort et de pertinent : un spectacle sur le soi pourtant dénué d'ego, une présence brute et entière qui laisse cependant la place à l'autre. La scène théâtrale est rarement habitée par une énergie aussi sincère et généreuse. 



LE QUÉBEC À MONS: UNE EXPÉRIENCE ADO-SONORE AVEC L'EAU DU BAIN

À Montréal, Anne-Marie Ouellet a créé le spectacle *Impatience* avec des ados de différents quartiers, les plongeant dans une expérience de dévoilement de soi sous forme de théâtre sonore. La voici en Belgique, répétant l'expérience avec des ados montois et ajoutant une couche interculturelle à ce riche travail.

Philippe Couture (<https://voir.ca/auteur/pcouture/>)

Photo : *Impatience*, de la compagnie L'eau

du bain, version Mons. De gauche à droite: Margo De Koninck, Clémentine Pin, Nicolas Kokinos,

Philippe Racine et Sara Simard. / Crédit: Jonathan Brisson

20 septembre 2015

La programmation toute québécoise de la Maison Folie à Mons (capitale culturelle européenne 2015) nous a permis de rattraper ce spectacle qu'on avait raté à l'Usine C en février. *Impatience*, expérimentation sonore de la compagnie L'eau du bain, avec des vrais ados et deux comédiens professionnels (ici **Philippe Racine** et **Sara Simard**), a été recréé avec des ados wallons aux profils variés: **Clémentine** est une punk au coeur tendre; **Nicolas** un garçon taciturne qui aime Indochine et **Margo** une future institutrice qui sort beaucoup avec ses amies.

On les découvre au gré de petits dévoilements et confidences lancées face public, au micro, et par un parcours sonore dans leurs goûts musicaux: *Impatience* tire profit des technologies sonores développées par la compagnie L'eau du bain, autour d'un système de casques d'écoute dans lequel les ados reçoivent des consignes ludiques. Avec eux, les comédiens québécois jouent le même jeu, ce qui permet un riche propos sur l'avenir dans lequel se projettent les ados mais aussi



(<https://voir.ca/scene/2015/09/20/le-quebec-a-mons-une-experience-ado->

Where Are The Shows

11 juin 2013

<http://montreal.wherearetheshows.com/a-comfortable-setting-for-experimentation/>

A comfortable setting for experimentation

Victoria Diamond



A highlight of this year's OFFTA was thanks to "Nous ne serons pas vieux mais déjà gras de vivre", a piece that was in residence and performed at Usine C. Anne-Marie Ouellet and Thomas Sinou are writers, performers and founders of L'eau de bain, a company that pushes the boundaries of conventional theatre and performance.

It starts with an intercom. You are greeted by a chirpy voice that tells you to come up to the third floor and after following a series of arrows taped to wall, you walk into a space that feels like someone's apartment. A friendly man named Thomas offers you a beer, some water or a Mr.Freeze, and tells you to make yourself

comfortable. Nous ne serons pas vieux, mais déjà gras de vivre has already discreetly begun.

The setting is unconventional for a show. We sit in the space of the performance, surrounded by dozens of giant post-its scattered on the walls with small notes, existential questions, poetry. There is an office filled with music equipment, a bedroom, a coffee table, and a TV. The ambiance is relaxed, stripped of the formalities of the usual spectator/actor roles. Everything is designed for you to feel comfortable, but there is a general sense of discomfort in the room. People aren't used to this.

It's rare to have such a proximity to the performers...we are immersed in the world of a young couple who are distant and detached. The woman, Anne-Marie, talks to us nervously, rewinds her tape recorder and plays random bits of recordings, rewinds again, repeats. It is not clear which moments are improvised, but some text is clearly pre-written; poetic and deep. We watch her fail to communicate to Thomas. She insults him and reaches out to be heard, challenged, or acknowledged. Next to her with an electric guitar and an elaborate music equipment, he drones her out with his own sense of isolation. He doesn't seem to hear her as he mixes music out with the background noise- cars passing, an egg cracking and the buzz of the refrigerator. We, the witnesses, watch him stay aloof to her extremism. He barely reacts as she runs out of the building and we see her standing outside in the middle of the street, screaming at him on the TV screen. A second time, she runs outside and lays out on the pavement, waiting for him to notice.

The example of these two people shows us parallel realities – Anne-Marie questions everything from her research on infanticide. Her doubts on her capacity to be a mother, life and death. Thomas casually prepares himself some eggs and stays uninvolved, disinterested. We are invited to walk around the room and answer the questions on the walls, such as, Are you more afraid to die or grow old? People wander around the room, lost in thought and for some, amusement.

When we realize it's over, some people applaud but it feels inappropriate. It feels less like a show than as if we just went to visit an old friend, shared thoughts and got lost in unanswerable questions, and now it's time to be normal again and go on with our evening.